LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
22, RUE DE LA BARRE
PARIS-XVIII·

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

TROISIÈME ANNÉE — N° 152 | DIX CENTIMES | JEUDI 5 MARS 1908

Protestation ?

La Fédération socialiste de la Seine invitait la population parisienne à venir protester contre *l'aventure marocaine* et contre *l'arbitraire gouvernemental*.

Dix mille personnes ont répondu à cet appel. Cinq ou six mille seulement purent entrer dans le Manège St-Paul où avait lieu le meeting. J'ai vu, depuis douze ans que je traverse Paris en tout sens pour porter mon faible tribut contre tous les arbitraires, toutes les autorités, bien des meetings : je crois que celui-ci est des plus importants par le nombre d'auditeurs.

Quelle impression me laisse donc cette réunion ? Une impression banale. Je sens que je ne me trouve pas en face d'hommes venant protester, mais bien plutôt en face de curieux. Je ne suis pas dans un meeting de protestation, mais dans une salle de spectacle. On ne s'indigne pas, on applaudit. Ce n'est point des individualités réunies contre l'oppression, mais bien plutôt un troupeau qui veut savoir qui le guidera.

Je sens nettement que Jaurès, Sembat, Willm pourraient être pour l'expédition du Maroc, sans que le public applaudisse moins et avec tout autant de « conviction ».

C'est un spectacle. Ce sont les numéros à sensation qui ont appelé tant de monde ; les Russes ont vidé leurs maisons pour venir. Ce n'est pas la protestation que l'on vient entendre, mais Jaurès, mais Sembat, mais Willm. Jaurès surtout. Quand il termine, un quart de la salle se vide.

Ce n'est pas le meeting où les auditeurs sont soucieux de la phrase précise, flagellante, mais brève, afin que le plus grand nombre vienne jeter son cri, dire son mot de froide colère ou de bouillante logique. Non, c'est la conférence où l'orateur s'attarde à de longues circonvolutions, fait sonner les mots, rouler les *r*, multiplie les gestes, cabotine en un mot.

Le public ne juge pas le fond, il apprécie la forme. Il n'est pas là pour formuler une opinion sur la Guerre du Maroc ou l'arbitraire de M. Clemenceau, mais bien plutôt pour jouir de l'art et des effets oratoires d'un Mounet-Sully ou d'un Jaurès.

Je ne sens pas souffler sur cette foule entassée la fièvre de l'indignation qui souleva si souvent l'auditoire lors de l'affaire Dreyfus. Les orateurs parlent pour les oreilles, flattent l'ouie, mettent des phrases sonores l'une à côté de l'autre. Le public en aime l'harmonie ou vibre à leur sonorité. A aucun moment, je ne comprends que l'auditoire se dresse contre l'arbitraire, prêt à tout pour le vaincre.

Alors que dans les meetings passionnants, le public ne sait jamais l'heure, que minuit vient sans que nul ne s'en doute, cette fois-ci, les leaders, les numéros promis entendus, c'est une débandade générale. On veut l'ordre du jour. On le réclame. Aulagnier et Gabrielle Petit sont interrompus par des gens pressés de s'en aller dormir.

Ce public veut un ordre du jour. Il faut qu'on lui codifie son indignation, qu'on mette en formules sa colère. Il proteste en cadence. Et ce sont les couplets de *l'Internationale* qui chante ses douleurs et ses désirs.

Rien ne vient de lui-même. Rien ne sort de son cerveau, ni de sa poitrine. Ce n'est pas lui qui fait la force de ce meeting par l'apport de son activité, de sa puissance. Il ne donne qu'une chose sa docilité, sa discipline, mais combien cela est peu dans une lutte où chacun doit opérer séparément, être une unité, une personnalité.

Le troupeau est là. Il se tasse. Il se serre. Il s'écrase. Il se moque du loup. Mais, tout à l'heure, chacun s'en retourne seul ou presque, et la peur, la résignation, l'obéissance reprendront chacun de ces hommes venant d'applaudir « la vérité qui apparaît et qui surgit » et qui se sont déclarés prêts à souffrir « pour ne pas rester indifférents aux crimes qui se commettent là-bas ».

Rien ne sort du public, je le répète, il reçoit tout de l'orateur, du conférencier lesquels ne peuvent sortir d'eux-mêmes de quoi donner la force à ces milliers d'hommes en admettant même qu'ils en eussent le désir.

Leur conférence, leur discours, ne sont que des tours de force, d'acrobatie, des effets de virtuose, où paraître passe pour être. Il faut trouver l'éclat de voix et la phrase redondante, dramatique même pour que le public s'émotionne. Des phrases-clichés entraînent la claque.

Le public applaudit lorsqu'on lui parle des « responsabilités françaises », « des traditions révolutionnaires de la France », « de l'honneur de la France », « des petits soldats de France », « du crédit moral de la France », « des prolétaires français », etc.

Et il applaudit avec la même force lorsqu'on lui parle « de la cause de la race humaine », « de la paix internationale », « de son internationalisme de fraternité » et « du patriotisme de proie et de scélératesse des gouvernants », etc.

Ce public n'est pas pour porter une opinion, pour « juger » ce qui est dit, mais pour recevoir les paroles de l'oracle, de l'orateur. Lorsque ces dernières sont contradictoires et diffuses, tant pis. Le public ne vient même pas pour les assimiler, pour s'en faire une pâture, nourrissant son cerveau vide : il vient pour s'indigner à l'heure, pour s'émotionner à la minute. Il rentre chez lui en disant : « Il y avait du monde. Jaurès a été rudement bon. Footit n'a pas bien passé dans le cercle. Willm était enrhumé. »

Soyons juste. Il vient y chercher autre chose : la conscience d'avoir fait son devoir de citoyen socialiste, ainsi que le catholique va à la messe et fait ses Pâques... puis ils reprennent tous deux leur vie ordinaire dans la pourriture sociale.

Non ! la réunion de hier soir n'était pas une protestation, c'était une audition. Le public n'était pas formé de protestataires mais d'auditeurs. Des meetings de ce genre ne réveillent pas d'autres échos que ceux de la salle où ils se font. Je dis cela, parce que je le ressens, alors que je voudrais bien aussi pouvoir me leurrer, pouvoir me tromper, pouvoir croire à une agitation quelconque.

Mais pour cela, il ne faudrait pas que j'aie vu l'entrée sous la tutelle flicarde et il ne faudrait pas non plus que je sois resté le dernier, que j'aie vu défiler les dos courbés des citoyens sous le mépris brutal de la police.

Le meeting de ce soir-là m'enlève une dernière illusion : Le public n'accepte pas l'arbitraire et les crimes des gouvernants parce qu'il les ignore ou ne les comprend pas mais bien plutôt parce qu'il n'a pas la force de réagir, parce qu'il est trop lâche.

Albert LIBERTAD.

Chiquenaudes ET Croquignoles

AU PAYS DES MOUCHARDS

Ce n'est pas assez de l'importance de plus en plus grande prise par le mouchard officiel, M. Clemenceau dans son amour de la police voudrait voir une « vache » dans chaque homme.

C'est dans cette louable intention qu'il vient de jeter un nouveau décret, encourageant à la délation. Tout quiconque qui signalera de façon effective, un homme en rupture de service militaire, touchera une prime de vingt-cinq francs.

Et allons-y ! mouchardons-nous tous les uns les autres, voilà la nouvelle devise républicaine.

Je me laisse aller à penser que de même que Baudin est mort pour vingt-cinq francs, il se pourrait bien que, dans ces fonctions nouvelles, plus d'un crêvent pour la même somme.

LA FAUSSE-MONNAIE

Ah ! que les temps sont tristes. On ne respecte plus rien, pas même l'argent.

Ainsi en Allemagne on a trouvé une fabrique de faux-monnayeurs dans une prison. Le geôlier et sa famille écoulaient.

En France, c'est dans une caserne que se trouvait le centre émetteur, à l'ombre du drapeau tricolore.

A qui donc avoir confiance et où donc être en sûreté ?

Tout le monde monnaye du « vrai » ou du faux. Quand donc les hommes auront-ils le bon esprit de ne plus monnayer du tout.

UN BEAU CLICHÉ

M. Jaurès parle à la Chambre ce vendredi, et il nous dit de bien belles choses qu'on doit écouter bouche bée, oreilles grand ouvertes. Il nous sort son éternel cliché :

Ah ! les crises d'où viennent-elles ? Est-ce qu'elles viennent de ce que la production est insuffisante et ne peut pas suffire aux besoins ? Non, elles viennent le plus souvent de ce que la capacité de consommation insuffisante ne répond pas dans la classe ouvrière et paysanne aux puissances développées, déchaînées de la production

Ce sont des applaudissements à l'extrême gauche. Si les crises ne viennent que de la non-consommation, elles ne me paraissent pas bien graves. Il n'y a qu'à faire circuler intelligemment la matière, à consommer plus et mieux... Que vient faire la loi en l'occurence ?

LES CHIENS SE QUERELLENT

Il paraît que la meute d'Hennion (des gnons) et celle de Lépine sont en chicane. Pour le service de l'Intérieur on désorganiserait celui de la Préfecture.

Ainsi que deux patrons en concurrence, les deux chefs feraient miroiter aux yeux des chiens, la somme des meilleurs avantages. On assommera là en toute garantie. On fera le passage à tabac sans inconvénient. Le droit de péage et de jambage s'exercera en toute liberté.

Les chiens se querellent, mais hélas, pas assez pour s'étrangler entre-eux.

Le métier de flic devient le plus sérieux de France. A l'Intérieur, ou à la Préfecture on embauche à portes ouvertes. De Lépine à l'indicateur et d'Hennion au garde champêtre, la police forme une armée redoutable.

L'avenir est-il aux mouchards.

CANDIDE.

LA CALOMNIE

La calomnie, Monsieur ? Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux naïfs d'une grande ville en s'y prenant bien ; et nous avons ici des gens d'une adresse !...

D'abord un bruit léger rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, pianissimo, *murmure et file et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et* piano, piano *vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine et* rinforzando, *de bouche en bouche, il va le diable ; puis, tout à coup, ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un* crescendo *public, un* chorus *universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ?*

Ainsi, Beaumarchais fait parler Bazile, un héros du *Barbier de Séville*. Rien n'est changé. La calomnie est toujours employée avec succès par les lâches et les coquins contre ceux qu'ils considèrent comme leurs ennemis. Par exemple, dans les milieux anarchistes, c'est un excellent moyen pour diviser les camarades et enrayer la propagande. Si nous étions libérés des préjugés et des petites mesquineries courantes, nous irions droit au calomnié et nous lui demanderions de s'expliquer. Nous ne le jugerions pas *a priori* d'après ce que Bazile a dit de lui, mais *a posteriori* après avoir constaté sa bonne foi, le travail fait sincèrement dans le but de transformer la société.

Non, nous sommes heureux d'égayer les « socialistes anarchisants » involués qui ont la prétention de nous diriger, en détruisant nous-mêmes le travail anarchiste fait petit à petit et si péniblement.

Il faut espérer que les camarades se hâteront de changer leur mentalité, et n'accorderont aucun crédit aux calomniateurs.

Ils sauront apprécier où se fait le plus de travail, le plus d'efforts où se dessine le meilleur résultat.

Armandine MAHE.

Stirner et Nietzsche

Les idées de ces deux hommes sont très discutées dans les milieux anarchistes. Elles n'ont pourtant pas l'importance qu'on leur accorde. Tout le mal qu'on dit des idées du premier n'est pas plus mérité que le bien qu'on dit des idées du second.

De Stirner, j'ai lu *l'Unique*. C'est son livre essentiel. Livre vrai, honnête, consciencieux. L'idée abonde et se repète en des formes diverses et surtout brutales, causes de méprises et de mésinterprétation.

L'égoïsme comme mobile unique de tous nos actes n'a rien qui nous doive effrayer. L'idée n'est pas neuve et maints philosophes, avant Stirner, l'avaient déjà serrée de près.

Je citerai Helvétius qui identifie la morale avec l'égoïsme collectif. Est bon tout ce qui *nous* profite ou *nous* plaît.

Transposez ce précepte, du général au particulier, en identifiant la morale avec l'égoïsme individuel et vous aurez, quoi qu'il en dise, la morale de Stirner : Est bon tout ce qui *me* profite ou *me* plaît. Voilà-t-il pas de quoi crier à la fin du monde ?

Le tort de Stirner est d'avoir délayé une idée assez simple dans un livre un peu long. Il lui donne des développements qu'elle ne comportait peut être pas. Cela n'a pas empêché son livre d'être mal compris.

Stirner a dépeint l'homme tel qu'il a toujours été, tel qu'il est et tel qu'il sera toujours, sauf la variété des aspects.

Les transformations qu'il croit apporter sont des apparences. Que ce soit par dieu, par l'humanité, par la loi, par la morale ou par l'homme, l'individu ou l'unique n'a jamais cru qu'en lui, n'a jamais aimé que lui, n'a jamais agi que pour lui.

C'est au fond, le principe unique de l'universalité des êtres et des choses.

La question suprême se pose éternellement : Etre ou ne pas être ? La vie répond : Etre.

Oui, le mobile unique des actes de l'individu a bien été compris par Stirner. Seulement il faut dépouiller ce mobile des différents masques qu'il avait revêtu : Dieu, loi, morale, humanité, et nous verrons à nu, son véritable visage : L'égoïsme ou le moi.

En faisant table rase de tous les mensonges et de toutes les hypocrisies, Stirner à fait une œuvre saine.

Son livre n'est que la paraphrase de cette belle définition : « L'univers est un non moi objectivé par un moi. »

Il va de soi que l'Unique de Stirner n'étant pas forcément un imbécile et une brute comme le héros idéal de Nietzsche, doit raisonnablement tenir compte de tous les Uniques qui pratiquent aussi sa doctrine, lesquels, ne peuvent devenir « sa propriété » qu'à la condition qu'il devienne aussi la leur.

C'est là que réside le problème devant lequel Stirner nous a amené. A nous de l'aborder et de le résoudre.

Cependant Stirner fait la part du sentiment.

L'altruisme n'est pas exclu de son individualisme. Il a sa base logique dans l'égoïsme sur lequel il peut s'étendre et se développer au point de le dominer et de l'absorber.

Aboutir, par égoïsme, à l'abnégation altruiste du moi. Que veulent de plus les sentimentalistes ?

Les théories de Nietzsche ne sont pas nouvelles non plus. Puéril et prétentieux, il entend tout démolir. Mais, après avoir tout cassé, comme un enfant rageur ferait de ses jouets, il essaie de tout reconstruire.

Détruisant les dieux, les religions, les lois et les morales, il nous refait du même coup un Dieu : le Surhomme ; une religion : la Vie, comprise à sa manière ; une loi : la Force ; une morale : la Volonté de puis-

sance. Et cela, dans un langage amphigourique à plaisir.

Rien n'est plus assommant, plus confus, plus incohérent que son Zarathoustra.

Dans la *Généalogie de la Morale*, il essaie de prouver que le bien, le beau, le noble s'incarnèrent toujours dans la force et que seule la puissance fût morale. Puis, il se lance à fond de train sur ces anarchistes envieux, êtres faibles, malades, méchants, hommes de ressentiments, qui veulent résister à la force par la force et refusent de s'incliner devant la morale du succès.

Contradictoire et partial, il ne se souvient pas qu'il a écrit : « Dressons la table des valeurs nouvelles ! » et il ne voit pas, l'aveugle, que seuls, les anarchistes accomplissent cette besogne et transposent les valeurs en faisant, de l'individu qui n'était rien, tout.

J'ai parcouru son œuvre avec répugnance, au hasard des feuilles, parce que, dès le début, j'ai vu qu'elle était malsaine.

Son point de départ, faux et mystique, est basé sur cette hypothèse : que « l'homme n'est pas nécessairement la mesure des choses ». Il entend se placer à un point de vue supra-humain. Pourquoi ne pas dire, divin ? C'eût été plus franc.

Mais alors on eût compris et sa théorie qui n'est qu'une vieille théologie retapée ne pouvait plus se soutenir.

Tous ses écrits portent le cachet de cette démence et ne sont que des divagations sur le même thème : le surhomme.

Quand il essaie de nous citer des hommes qui se sont approchés de son idéal ; il nomme César Borgia et Napoléon Bonaparte, deux brutes ignorantes autant que malfaisantes. Il ne cite pas Bismarck parce que sa vanité chagrine ne peut supporter aucune réputation contemporaine.

Toujours hanté du désir de dépasser quelque chose ou quelqu'un en lui-même, — parce que, suivant son expression, « l'homme est un être qui doit se surmonter » — il s'élance absurdement « par de là le bien et le mal », ce qui lui permet de délirer à son aise.

C'est ainsi qu'il ne s'aperçoit pas que, par de là l'homme, rien ne peut intéresser l'homme. Que par de là le bien et le mal, ces deux termes relatifs de tout l'entendement humain, rien n'est plus intelligible pour l'homme.

Il n'y a pas d'acte quel qu'il soit, même celui de divaguer, où la question du bien et du mal ne doive se poser. C'est la base de tout. Est-ce bien ? Est-ce mal ? Là est toute la question. C'est la seule qui puisse intéresser des hommes.

Il vaudrait mieux laisser dans l'oubli des théories qui, pour avoir été traduites en plusieurs langues et éditées par le *Mercure de France*, n'en sont pas moins folles.

Il est regrettable de constater que quelques anarchistes ont subi la contagion et nous servent souvent du Nietzsche sans en avoir l'air. C'est un tort.

Défions-nous du surhomme, qui n'est qu'une adaptation de l'homme-dieu.

Cela ressemble trop au vieux mythe de l'apothéose paradisiaque de l'homme afin divinisé.

Nietzsche est vraiment trop pressé et trop flatteur pour nous. N'allons pas si vite que lui. Ne cherchons pas le surhomme avant d'avoir trouvé l'homme.

Diogène était plus sage. Il cherchait déjà un homme, il y a plus de vingt siècles. Il n'en trouva point, naturellement. Il ne serait pas plus heureux aujourd'hui.

Nous qui sommes moins présomptueux que Diogène et moins fous que Nietzsche, nous savons que l'homme n'existe pas encore, mais qu'il sera, quand nous l'aurons créé par notre « volonté de puissance ».

Alors, nous nous contenterons d'être des hommes et nous dédaignerons le Surhomme de Nietzsche qui n'est qu'une brute et, en réalité, un *Sous-homme*.

Que les Nietzschéens me pardonnent mon irrévérence pour leur idole. Je suis peut-être plus près qu'eux de la pure doctrine du Maître.

Zarathoustra n'a-t-il pas dit : « C'est seulement quand vous m'aurez renié que vous serez digne d'être mes disciples. »

LEVIEUX.

LA CRISE

Une crise s'est abattue sur le monde.

Les financiers font banqueroute. Les commerçants ne vendent plus, l'argent se fait rare, les impôts augmentent sans cesse. Le prix des denrées s'accroît et des milliers d'ouvriers et d'ouvrières sont jetés journellement hors des usines.

La crise augmente, paraît-il...

Nos législateurs renient les lois qu'ils ont voté s'avouant incapables d'en faire de nouvelles.

Et pendant ce temps-là, la pensée fait son chemin. Les dieux n'existent plus, les préjugés diminuent, les idoles s'effacent... La vérité matérialiste apparaît.

Elle monte vers la terre poussée par la force du progrès ; elle monte et l'erreur s'enfuit devant elle.

Qu'elle dure longtemps cette crise ; qu'elle s'intensifie.

L'innombrable armée des veules, des résignés vient à la vérité, emportant à sa suite, un passé de douleurs et de honte.

Hier, les parias souffraient sans se plaindre, aujourd'hui la chaîne est si lourde, le geôlier est si faible qu'ils tentent de s'évader, demain ils seront libres.

Qu'elle dure la crise et qu'elle s'intensifie !

Les mères veulent du lait pour leurs enfants. Les fils refusent d'aller dans les casernes. Les hommes veulent du pain et du plaisir.

A travers les frontières les esclaves d'hier fraternisent et les rois se cachent...

Qu'elle dure la crise et qu'elle s'intensifie !

Les penseurs délient les consciences des sophismes qui les enserraient, éclairent les cerveaux, préparent les masses. On referme sur eux les portes des cachots, on les tue, mais ils sont de plus en plus nombreux...

Et dans cette lutte où succombent chaque jour de nombreuses victimes la vérité monte toujours.

Qu'elle dure la crise et qu'elle s'intensifie !

M. MICHEL.

IMPRESSIONS

Des boucles blondes où jouent les rayons de soleil, des yeux bleus pleins d'azur, une bouche mignonne et rouge, des joues veloutées, c'est là le frais visage du bambin. La vue de cet enfant évoque en moi le souvenir du printemps. De ces beaux jours d'avril où l'on court les prés verts admirant tour à tour les fleurettes aux mille couleurs, depuis le cuivre éclatant des boutons d'or jusqu'à la blancheur neigeuse des pâquerettes, les ruisseaux clairs où viennent boire les oiseaux chanteurs, le ciel bleu et la douceur du soleil printanier.

L'enfant trottine. Il tient entre ses bras, précieusemeni serrée contre sa poitrine une longue bouteille. Soudain un faux pas, un mouvement trop brusque, la bouteille glisse, tombe et se brise, répandant aux pieds de l'enfant attéré le liquide qui s'écoule en de minuscules rivières. La tête blonde frissonne, les yeux d'azur s'embuent de larmes, un nuage passe sur le frais visage, la journée de printemps s'est obscurcie. L'enfant a de longs sanglots que la peur du châtiment prochain augmente.

Je revois alors, maîtresse toujours, la méthode d'éducation qui nous fit tous souffrir en notre jeune âge, qui écrasa notre personnalité jusqu'à faire de nous des citoyens. Nous apprenons ce que c'est la justice (?) avec ses châtiments et ses récompenses. Je devinais tout ce qui se passait dans le cerveau de l'enfant. Lutte douloureuse. Il se savait « innocent » et pourtant, il serait puni.

Ou bien son individu se plierait et ce serait un résigné, un banal de plus ; ou bien, son individu se révolterait et nous aurions un nouvel ami ! Peut-être la scène de ce soir décide de la vie de cet enfant, de ce petit enfant aux yeux d'azur.

MARCEL.

Contre les Soumis

Un anarchiste peut-il se rendre à la caserne ? Y vivre en abruti, obéir aux commandements de soudards si souvent pédérastes, alcooliques et crétins, participer sans jamais broncher à toutes les besognes (!) dépendantes de ce milieu ?

Il semble que l'affirmative ne peut être permise et que la négative s'impose, si nous savons conserver notre logique en pareil cas, comme nous savons la conserver dans certains gestes nous caractérisant.

Ne pas mettre en échec notre propagande doit être le but de tous nos efforts et comment pouvions-nous, faire ce que nous critiquons chez les autres.

Notre propagande n'aura de réelle valeur qu'autant que nous l'affirmerons par des mouvements s'y rapportant.

Montrer aux autres, l'imbécillité et la veulerie qu'ils déploient en se rendant à l'appel des gouvernants ne peut plus suffire et que l'armée soit composée d'abrutis ou de conscients, il n'en est pas moins vrai, qu'elle est toujours l'armée et, partant un obstacle à notre vie que nous devons essayer de détruire.

Quel est le soldat qui puisse dire : « Je suis sorti de là plus fort que je n'y suis entré et rien de mon individualité n'y est resté. » Qu'on nous le montre cet anarchiste entrant dans ce cloaque et en ressortant indemne de toute souillure. Epictète avait une philosophie toute de résignation. Aussi vécut-il dans le servage et le fouet qui zébrait son échine n'est pas chose si douce pour que ses disciples puissent se targuer de notre logique.

Les excuses plus ou moins valables des enrégimentés ne feront pas que nous les considérions pour ce qu'ils sont : des soldats.

Je reconnais volontiers les difficultés rencontrées par l'insoumis dans le quelconque pays sur lequel il a jeté son dévolu, mais au moins possède-t-il encore certaines choses ; encore peut-il aller, vaquer d'un côté et de l'autre, causer avec les camarades et chose primordiale : il a conservé sa force individuelle en ne se *soumettant pas*.

Cherchons plutôt des moyens de dérobades. Ils sont multiples et ils varient selon les tempéraments et les circonstances : trichons, fuyons, mais n'allons pas fortifier de nos personnes ce rouage si dégoûtant qu'est le militarisme.

Camille TIERCIN.

Coment on aprend une Langue

I. La façon la plus naturèle d'aquérir une langue, c'est d'aler aprendre à la parler et à l'écrire chez le peuple qui la pratique. Je n'entends m'ocuper que des persones qui ne peuvent se déplacer et qui désirent cependant conprendre un idiôme autre que le leur.

2. Si parcourir une gramaire, en retenir les règles et les ecsepcions peut être un eczercice mnémotecnique utile, ce n'est pas la voie la plus profitable ni la plus rapide à l'aquizicion d'une langue. La gramaire, ecsèlente source de références, ne peut servir d'instrument d'étude bon conducteur d'iniciative.

3. Le premier jalon, c'est de se rendre maître de la conjugaizon du verbe, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à en distinguer à première vue les tenps principaus ; prézent, passé, futur, condicionel, participes. Aquérir ensuite l'article, les principaus adjectifs numéraus, les pronons. S'assimiler enfin les prépozicions et les conjoncsions les plus fréquentes. Brochant sur le tout, savoir se servir du dicsionaire.

4. Courajeuzement se mètre à traduire un livre facile, dont on possède en sa propre langue, une traducsion aussi litérale que possible. On ne se doute jénéralement pas conbien l'aquizicion réèle d'une centaine de mots (pronons, conjoncsions, propozicions) rend vite facile une traducsion. Traduire de suite à l'aide du dicsionaire. Avoir recours à la gramaire pour tout comentaire lecsicologique et en prendre note dans sa mémoire. Ne pas abandoner son texte avant de l'avoir aprofondi et eczactement conpris. Ne le conparer qu'ensuite avec la traducsion inprimée et dès la moindre trace d'une éreur, d'une fausse interprétacion, ne pas avoir de repos avant d'en découvrir le motif.

5. En consacrant une heure par jour à l'étude d'une langue on peut en moyène s'assimiler quotidiènement vingt à vingt cinq mots nouveaus. Il convient de les copier, de les recopier, d'en dresser le répertoire jusqu'à ce qu'ils soient devenus come *inoubliables*. Au bout de trois mois on poura *savoir* douze à quinze cents mots. — Les mots principaus d'une langue si le livre dont on s'est servi est bien aproprié à son uzaje.

Si on se souvient que le vocabulaire de la conversacion ou de la corespondance ordinaire ne dépasse pas quinze cents mots, on s'apercevra qu'on a exploré une bone partie du pays inconu.

6. Ce rézultat obtenu, on s'ocupera de la formacion des mots. On étudiera à fond la modificacion des racines et les inflecsions du sens original par l'adicion des suficses et préficses et ainsi de suite. Cète étude augmente considérablement la conaissance de l'idiome qu'on veut posséder.

Au bout d'un an, à raizon d'une étude sérieuze par jour on peut parvenir à conprendre courament tout texte ordinaire. Naturèlement il faudrait beaucoup plus de tenps pour conprendre les auteurs « profonds » (c'est à dire qui enploient des termes non courants) ou les poètes.

Pourtant on sera étoné d'en savoir autant et le nonbre des expressions inconues décroitra rapidement.

7. Il convient, dès l'origine, de nous débarasser de la traducsion servile ou litérale. Ce qu'il inporte de s'assimiler est bien moins la traducsion du mot dans la langue de qui aprend que l'idée ou le sens exact qu'il possède dans l'idiôme qu'on aprend. On n'aprend bien une langue qu'en s'assimilant ce sens, cette idée des mots qui la compozent. Une traducsion véritable d'ailleurs, ne cherche pas à rendre le mot à mot d'un texte mais à en transporter le sens dans la langue du traducteur.

8. Inutile d'insister sur ce point que l'étude d'une langue « étranjère » fortifie dans la conaissance de la siène si bien qu'il est peu de persones qui savent bien manier leur idiôme s'ils en ignorent d'autres. Quant au « côté moral » de ce jenre d'étude, aus horizons qu'il ouvre, à l'internacionalizacion de la pensée qu'il entraîne forcément, — leur descripcion n'était pas le but de ces quelques notes.

E. ARMAND.

(Ortografe sinplifiée).

A BAS LES MASQUES !

C'est le Carnaval. C'est l'époque de l'année où les exhibitions les plus extravagantes sont tolérées. Avec quelle impatience un grand nombre de gens attendent ces jours là ! Avec quels soins, quelle persévérance, au prix de quels sacrifices n'ont-ils pas fait les longs et coûteux préparatifs de leur accoutrement bizarre ! Quelle satisfaction pour eux de passer, affublés des masques les plus grotesques, au milieu de la foule intriguée et de ne pas être reconnus ! Quel orgueil d'entendre les exclamations ravies du bon public et de se faire admirer sous un habit de marquis, de pierrot ou de pantin !

Le jour du mardi-gras, c'est à qui rivalisera d'entrain dans l'art du déguisement, c'est à qui aura l'habit le plus ridicule, le masque le plus hideux. C'est à qui se fera le plus remarquer.

Mais point n'est besoin d'attendre le Carnaval pour voir des gens masqués et déguisés. Il en passe à chaque instant dans la rue, près de vous. Ils n'ont pas le brillant, la recherche de ceux-ci, mais en revanche ils ont l'avantage de ne pas être éphémères et d'apporter dans l'art de se déguiser plus de durée et de perfection.

Dans cette théorie de masques, choisissons en quelques-uns au hasard, et démasquons-les.

***

Voici d'abord le masque de *l'Honnêteté*.

Tout le monde veut paraître honnête, surtout ceux qui ne le sont pas. Voyez cet homme qui possède une fortune immense : c'est un ancien banquier. Des naïfs lui avaient confié leur argent, puis un beau jour, ce monsieur a fait banqueroute, non sans s'être, au préalable, assuré la fortune dont il jouit si impudemment aujourd'hui. Que de larmes, que de sang peut-être cet homme a fait verser. Qu'importe, il est « honnête » et il a le respect de ses contemporains.

« Voyez ma vie, dit cet homme en vue, elle est irréprochable ; on n'est pas parfait mais au moins il n'y a rien sur mon casier judiciaire. » Ce monsieur veut se marier. Le jour de la grotesque cérénomie, une femme est sur son passage et lui présente un enfant... le sien ! Scandale ! La police arrive. L'homme « honnête » est protégé et la malheureuse dont il a abusé est emmenée au poste... Il ne lui reste plus que la prostitution pour nourrir son enfant... ou le ruisseau pour tous les deux !

Tel industriel renommé, qui affirme bien haut son honnêteté, possède une usine dans laquelle sont fabriqués des produits alimentaires. Pour arriver plus vite à la fortune, cet homme fraude ces produits qui sont destinés à l'alimentation... Cet industriel est un empoisonneur. Mais il a des apparences honnêtes, et ceux-là même qu'il empoisonne l'ont en considération.

A bas les masques !

***

Voici maintenant le masque *politique*.

En période électorale, des candidats aux étiquettes multiples, aux programmes variés, parcourent le pays et disent aux travailleurs : « Si vous nous envoyez au Parlement, nous voterons une foule de lois qui apporteront du bien-être dans vos foyers. » Les prolétaires toujours crédules, en dépit des nombreux exemples de l'impuissance des gouvernements à améliorer leur sort, votent pour ceux qui leur paraissent avoir le meilleur programme. Mais arrivés au pouvoir, les élus se préoccupent surtout d'améliorer leur propre situation, et quelque temps après, les électeurs apprennent que ceux qu'ils ont nommés se sont votés une augmentation de traitement. Leur mandat terminé, les élus se représentent devant les électeurs et, grâce aux promesses mirobolantes qu'ils font, ils sont très souvent réélus. L'électeur crève de faim pendant que l'élu s'engraisse à ses dépens.

A bas les masques !

***

Certains privilégiés se parent du masque de la *philanthropie*.

Tel patron distribue aliments, vêtements, etc., à ses ouvriers. Notre philanthrope donne un peu d'une main, parce qu'il prend énormément de l'autre. Et puis, la philanthropie est un moyen comme un autre d'étouffer les revendications des classes dites « laborieuses ». Les ouvriers se prennent de reconnaissance pour celui qui leur fait ainsi du « bien » et n'osent rien lui réclamer. Ce patron philanthrope astreint ses « protégés » à un travail excessif. Il fait travailler des jeunes filles douze et treize heures par jour. Mais cela n'empêche pas ses ouvriers

de déclarer : « C'est un bon patron que nous avons-là ; il nous fait beaucoup de bien ; rendons-le lui en travaillant « consciencieusement ». Telle grande dame visite les pauvres et fait l'aumône aux miséreux. Le but « humanitaire » qu'elle prétend poursuivre ne dissimule en réalité qu'un désir de s'imposer à la reconnaissance des pauvres et à l'admiration du public.

A bas les masques !

***

Voici enfin le masque *religieux*.

Voyez cet homme qui se glisse dans une église, une heure auparavant, il était dans une réunion de « libre-penseurs » et affirmait bien haut sa haine du cléricalisme. Ce monsieur est catholique ou franc-maçon, selon les circonstances, selon que ses intérêts l'exigent. Il arrive de sorte grâce à la souplesse de son échine à se créer une bonne situation. Le masque religieux cache une multitude d'intérêts, d'entreprises, d'affaires plus ou moins louches. On a de la religion comme on a des automobiles, des pianos ou des chiens de chasse. La religion n'est qu'un luxe qu'on recherche et qu'on se paie selon ses moyens, dans certaines circonstances et à certaines heures et dont on se débarrasse ensuite si ça gêne un tant soit peu.

A bas les masques !

Alfred LORIOT.

PERVERS - PERVERTIS

La médecine officielle appelle ainsi certaine classe d'enfants « anormaux ».

Tout dernièrement le docteur Abadie conduisit lui-même une enquête relative à ces enfants, dans la ville de Bordeaux.

Cette enquête porta sur 7.000 enfants fréquentant les écoles bordelaises ; sur ce nombre 450 furent reconnus pour des agités, des arriérés, des pervers-pervertis dont le contact fut jugé démoralisant, dangereux pour les autres élèves.

Abadie et toute une kyrielle d'autres médecins crient « haro » sur les pervers abjurant les pères de veiller sur leurs enfants pouvant se contaminer à ce contact. Les enquêteurs désignés pour reconnaître l'ivraie du bon grain, laissent percer le vrai et secret motif qui les guide. Pour s'en rendre compte il n'y a qu'à lire les rapports où ils s'étendent non pas indistinctement sur tous les « maladifs » mais surtout sur ceux qu'ils dénomment les pervers-pervertis. Ils citent comme exemple le cas d'un enfant de douze ans, « à opinions anarchistes », lequel se laisserait aller à frapper ses camarades ne saisissant pas ses conceptions assez vite. Ce motif sert aux médecins pour se lancer en une violente diatribe contre ce danger toujours latent qui sans cesse menace de frapper d'autres enfants « sains » d'esprit ceux-là.

La construction d'écoles spéciales pour anormaux se trouve justifiée de ce fait que le bon renom de la sacro-sainte morale pourrait se trouver atteint. Il ne le faut pas.

A l'appui de leur thèse burlesque, ces hommes de science tablent sur des exemples probants, des conjectures possibles, parfaitement réalisables en un avenir plus ou moins court. Du haut de leur moderne tour d'ivoire, ils précisent.

Ils rappellent que c'est chez nous, vers 1850 à Paris même que fut construite la première école pour anormaux, mais ils se navrent en constatant que depuis, nous n'en avons construit que trois en plus... tandis que les pays voisins en possèdent plus d'une centaine.

Et leur indignation d'éclater, furibonde contre ces anormaux. Ils les désignent à la vindicte des pères, salissant à plaisir leur jeune vie ; les montrant réfractaires à tout : faisant l'école buissonnière, se pliant mal à sa discipline, et, plus tard, encore moins à celle du régiment ; croulant dans la fange ; tombant de condamnation en condamnation ; s'échouant dans les bataillons d'Afrique, dans les compagnies de discipline où leur contact n'est pas moins dangereux.

Rien n'est aussi contagieux que la gangrène morale..., clament-ils ; comme l'école, l'armée rejette trop tard ces pervers-pervertis, car déja les brebis galeuses ont eu le temps de contaminer une bonne partie du troupeau.

Tout cela finit par une pressante abjuration : « Bons pères de famille hésiterez-vous maintenant à vous joindre à ceux qui depuis des années réclament des écoles spéciales pour ces anormaux ; nous aimons croire que non, c'est le seul moyen de rejeter de l'armée ces éléments qui la diminuent.

Disons vite : l'anormal, le pervers-perverti c'est l'enfant indiscipliné, le révolté, l'anarchiste. Ces fameuses écoles serviraient à écraser, dès la plus tendre enfance, ceux qui manifesteraient quelque amour de la liberté, quelque désir de vie entière.

Lucien LOMBARDO.

LA QUESTION SOCIALE

Le genre humain se décompose en deux grandes castes :

1° Les hommes proprement dits : osant regarder la vie en face, telle qu'elle est, se mettant facilement d'accord sur cette pensée de Schopenhauer, à savoir que la terre n'est qu'une vaste arène où chasseur et chassé se livrent à une *perpétuelle* curée.

2° Les bornés, les brutes, qui ne veulent rien voir, trouvant que tout est pour le mieux. On les rencontre à l'usine, aux pieds du Veau d'or, dans une chapelle prosterné devant un morceau de bois ou de plâtre représentant une divinité ! On les rencontre partout ne pensant à rien, agissant comme des brutes suivant leurs instincts et leurs passions.

De ceux - ci, je ne parlerai pas, ne pouvant faire de rien quelque chose, 0 étant toujours égal à 0. Contre eux il n'y a qu'un moyen, « n'est-ce pas, Matar ?»

Dans la première classe, on distingue deux mentalités, deux catégories, « sans vouloir cataloguer, Levieux ».

Les uns pensent comme Schopenhauer que le terme « perpétuel » est à sa place, et alors il faut devenir un chasseur redouté dans l'arène (mentalité bourgeoise).

Les autres pensent qu'au contraire le terme « perpétuel » est faux, que l'état des sociétés est le résultat d'une déplorable éducation, qu'il est entretenu par des individus ayant ou croyant avoir leurs intérêts liés directement à lui (mentalité anarchiste).

Les deux catégories ne sont pas aussi nettement séparées que je me plais à l'indiquer. Les réunissant, il est bien des échelons, des groupements divers. Les plus avancés d'abord ne prétendent jamais avoir atteint le dernier terme.

Pour moi je considère que rien ne pouvant affirmer que le progrès ait une limite; que d'ailleurs jusqu'ici, il s'est manifesté par une suite de termes continue, il est donc stupide de dire que la forme actuelle de l'anarchisme soit le dernier terme. Demain un autre idéal peut venir frapper mon cerveau, et alors, je cesserai d'être anarchiste. Ou plutôt, n'en déplaise à à Morex, quittant l'anarchisme qu'il veut classique, je continuerai toujours à être anarchiste, car l'anarchie est indissolublement liée au Progrès, puisque « les anarchistes veulent instaurer un milieu social donnant à chaque individu, toute la somme de bonheur adéquat, à toute époque au développement progressif de l'humanité ».

Marcel HÉRIQUE.

Recours aux lois

Les lois, créées à l'origine pour limiter l'autorité des puissants ont surtout servi à l'accroître ; leur développement a enserré l'individu d'une façon si étroite qu'il ne peut effectuer dans la vie un mouvement qui n'ait été prévu, empêché, diminué ou canalisé par un texte quelconque : loi, ordonnance de police, circulaire, etc. La situation de l'individu-phénomène qui voudrait observer strictement les lois, serait semblable à celle d'un aveugle tâchant d'évoluer dans des lieux encombrés : il serait assuré de se cogner aux premiers pas.

C'est pourquoi les anarchistes, d'esprit logique, se bornent sinon à ignorer le contenu des codes du moins à n'en suivre que ce qui peut correspondre aux lois naturelles, raisonnables ; les autres ne sont « tutélaires » que parce qu'elles vous tiennent en tutelle et l'on n'essayerait trop de s'en affranchir.

Il semble donc, dans ces conditions, pour l'anarchiste qu'il ne saurait jamais y avoir recours ; on ne ramasse pas les armes que l'on méprise.

La question vaut pourtant la peine d'être posée : Etant anarchiste, doit-on recourir aux lois ?

En principe général, non ! mais il est nombre de cas particuliers où il faudra en venir là. Nous vivons dans une société où celui qui ne se défend pas, risque fort d'être écrasé et lorsqu'on se trouve serré à la gorge on ne peut guère regarder à la façon dont on se débarrasse de l'étreinte.

Contre des anarchistes *quels qu'ils soient*, se défendre, s'il est nécessaire, comme on peut mais ne pas s'adresser aux pouvoirs législatif exécutif ou judiciaire.

Contre les autres individus bourgeois ou non, mais partisans eux, de toute la légalité il serait fâcheux d'avoir des scrupules et d'être à leur merci pour cette raison. Affaiblir l'ennemi ou l'adversaire c'est avoir des chances d'en triompher ; pour beaucoup dans l'organisation actuelle le seul moyen de les atteindre c'est de leur faire sentir l'effet des lois ; il ne faut pas, parce qu'anarchiste, être la victime de ceux qui ne le sont pas et se voir refuser en vertu de nos principes, les moyens de défense que la société dresse contre nous en vertu de ses principes à elle.

Les exemples sont multiples : salariés réclamant leur dû, ouvriers blessés par la faute ou la négligence des employeurs ou à raison de leur travail, victimes d'accidents de toute sorte, etc, etc, doivent-ils abandonner l'espoir d'obtenir réparation du préjudice causé en se drapant dans une intransigeance excessive ?

Je ne le crois pas, mais ce que je n'admettrais pas pour ma part, ce serait de recourir à la justice pour en obtenir contre un individu quel qu'il soit une pénalité qui le priverait de sa liberté ; les anarchistes ont d'ailleurs le sentiment trop vif de cette liberté pour la retirer à d'autres.

Léon MUSSY.

NOTRE CORRESPONDANCE

SUR LA MÉTHODE

à Jelm.

Il y a des conférences non contradictoires qui sont très utiles à entendre pour qui veut s'instruire. Quand il me plait d'aller faire la contradiction, je me moque que les organisateurs m'en donnent ou non la permission. J'entre, et tout de suite, je vends des brochures. Si l'on veut m'en empêcher, je fais observer aux auditeurs tout l'arbitraire de cette façon d'agir et j'ajoute : « Les idées anarchistes sont tellement logiques que l'on craint de les discuter. Les maîtres et les dirigeants savent bien que chercher à connaître l'anarchie, c'est devenir anarchiste. » Bien souvent il se trouve dans le public quelques individus plus libres que les autres qui protestent et m'achètent des brochures. Et ceux qui s'imaginaient les anarchistes comme des violents, des destructeurs, des jeteurs de bombes sont frappés d'une attitude simple et énergique.

1

Aliment, Condiment, Médicament, Poison

Harpagon trouvait inutile que l'on donnât à manger aux chevaux les jours où ils ne travaillaient pas ; bien des physiologistes modernes font un raisonnement analogue quand ils comparent l'organisme animal à une machine et étudie son rendement. Cette comparaison parait d'ailleurs assez fondée si l'on s'en tient à l'observation d'un être adulte qui, pendant de longues semaines, ne se modifie pas sensiblement dans sa structure. Cet être consomme certains matériaux et produit du travail, comme une locomotive à laquelle on fournit du charbon et de l'eau.

La locomotive qui a travaillé longtemps est usée ; continuant la comparaison, on a pensé que l'animal aussi s'usait de travailler, erreur que l'on aurait évitée, si, au lieu d'étudier un organisme adulte dans lequel le phénomène essentiel de la vie est masqué par des phénomènes secondaires, on avait observé un être jeune, un enfant en voie de croissance. Chez l'enfant, en effet, il est bien évident que les matériaux consommés, ont un autre résultat que de fournir du travail, *le phénomène vraiment vital, c'est la fabrication de substance d'homme, par un enfant, au moyen de substances étrangères*. Chez l'adulte, cette fabrication d'homme est balancée par une destruction équivalente et c'est même pour cela que l'individu est adulte ; aussi l'on ne remarque pas ce qui est essentiel dans le fonctionnement animal et on le compare à celui d'une machine : l'homme ingurgite certaines substances *combustibles* et absorbe d'autre part de l'oxygène qui les brûle comme le charbon est brûlé dans la locomotive : de là résulte la production de *travail* et l'on se préoccupe de vérifier si la quantité de travail fournie est en harmonie avec la quantité de comestible employée. Tout au plus met-on de côté une petite quantité de matériaux destinés à réparer l'usure de la machine.

On aurait été assez embarrassé autrefois pour évaluer la quantité de travail que doit fournir la combustion de certaines substances ; on ne l'est plus aujourd'hui que l'on connait l'équivalent mécanique de la chaleur ; on sait qu'une quantité de chaleur donnée *équivaut* à un certain travail ; pour savoir quel travail peut fournir une substance comestible, il suffit donc de mesurer la quantité de chaleur qu'elle donne en brûlant, et ceux qui comparent l'homme à une machine doivent rêver quelquefois d'arriver à entretenir son *fonctionnement* (!) avec du pétrole et du charbon !

Plaçons-nous à un point de vue plus biologique, et pour évitér les erreurs, prenons un exemple plus simple que celui de l'homme et des animaux supérieurs ; adressons-nous à un être unicellulaire dont nous connaissons bien les conditions de vie, à la levure de bière si vous vous voulez.

Une cellule de levure est un petit grain ovoïde qui a la propriété de faire fermenter le moût de bière et de le transformer en bière ; voilà au point de vue de l'homme, qui utilise la bière, la *fonction* de la levure de bière. Mais si, au lieu de nous placer au point de vue de l'homme, nous nous plaçions au point de vue de la levure elle-même, nous envisageons les choses tout autrement et nous disons : « Un grain de levure, placé dans du moût *se nourrit* et *se multiplie* aux dépens des éléments de ce moût, de sorte qu'au bout de quelque temps, au lieu d'une cellule placée dans le moût, il s'en trouve une quantité considérable. » C'est là le phénomène caractéristique de la vie : Un grain de levure par son activité chimique dans du moût, a fabriqué de la substance identique à la sienne et s'est par suite multiplié. Je le répète, c'est la propriété caractéristique des êtres vivants : un être vivant, réagissant chimiquement avec des substances différentes de la sienne, fabrique de sa substance propre : c'est ce qu'on appelle l'*assimilation*.

Les substances aux dépens desquelles une cellule donnée peut s'accroître et se multiplier constituent ce qu'on appelle *l'aliment* de cette cellule. Ainsi le moût de bière est l'aliment de la levure de bière.

Mais la réaction par laquelle la levure de bière se nourrit au dépens du moût de bière, ne produit pas seulement de la levure ; il y a en outre formation de substances accessoires que l'on peut appeler substances de déchet ou pour se conformer au langage physiologique, substances *excrémentielles* ; ces substances s'accumulent dans le moût de bière en même temps que la levure s'y multiplie et c'est ainsi que le moût devient bière.

Vous voyez à quoi se réduit, quand on s'exprime ainsi, la reconnaissance que l'homme doit à la levure ! cet organisme infiniment petit n'en est pas moins infiniment égoïste ; il se nourrit et se multiplie aux dépens du moût que nous lui fournissons, sans se préoccuper le moins du monde de nous être utile ; bien plus, il souille de ses excréments le liquide dans lequel il se trouve, de sorte qu'au bout de quelque temps ce liquide ne contient plus d'aliments (pour la levure de bière, il s'entend) et n'est plus qu'une accumulation de déchets parmi lesquels l'alcool, l'acide carbonique, etc.

Que nous, hommes, nous ayons un certain plaisir à absorber ce liquide souillé, cela n'entraîne pas que la levure de bière ait travaillé pour nous ; elle a travaillé pour elle ; l'égoïsme est la loi essentielle de l'activité vitale, et c'est parce que les espèces sont différentes, parce que les besoins de chaque espèce sont différents, que les substances de déchet résultant de l'activité de certains êtres sont utilisées par d'autres.

Prenons en effet cette bière, accumulation des excréments de la levure, et semons-y une cellule d'une autre espèce, du *mycoderme de vinaigre*, par exemple. La bière, *excrément* de la levure, sera *l'aliment* du mycoderme ; le mycoderme s'y multipliera comme la levure se multipliait dans le moût et, en même temps qu'il s'y multipliera, il y accumulera ses excréments personnels. L'acide acétique par exemple : nous dirons que la bière est devenue aigre.

Ceci nous prouve déjà que le mot aliment ne saurait être pris dans un sens absolu ; telle substance qui est un excrément inutilisable pour une espèce vivante est un aliment pour une autre espèce ; on ne doit donc pas dire qu'une substance est un aliment, mais bien qu'elle est *un aliment pour une espèce donnée*. Et cette seule considération suffit à prouver qu'il est illogique *de mesurer la valeur alimentaire d'une substance à la quantité de chaleur qu'elle peut donner en brûlant*.

Non seulement la bière, chargée des excréments de la levure, n'est plus un aliment pour cette levure, mais encore, elle jouit, par rapport à la levure, d'une faculté *inhibitrice* spéciale. Même s'il reste encore dans la bière une certaine quantité de moût non transformé, du moment que les excréments (l'alcool par exemple) ont atteint un certain degré de concentration, la levure ne peut plus se multiplier et reste inerte au fond du vase ; si l'on ajoute au liquide du glucose ou telle autre substance dont se nourrirait normalement la levure de bière, l'alcool empêche la nutrition d'avoir lieu. Et ce qui prouve que c'est bien l'alcool qui est responsable de l'arrêt de la nutrition, c'est que cette levure inerte transportée dans un moût neuf recommence à se multiplier.

Félix LE DANTEC.

(*à suivre.*)

Venez discuter aux

Causeries Populaires

Il y a certains sujets qu'il est difficile de traiter contradictoirement, étant donné la mentalité générale. Par exemple *l'alcoolisme*. Tu verrais une nuée de poivrots, de brutes qui sous prétexte de *libre examen* soutiendraient des théories idiotes et qui emploieraient les arguments frappants, si tu voulais leur démontrer leur absurdité.

Léon SANVA.

—o—

Sur le Sabotage

à R. Jean.

J'éprouve le besoin de répondre à ta critique adressée à Levieux sur le sabotage. Tu as, à ce sujet, des gestes tellement mesquins qu'en bonne camaraderie, j'ai la conviction que tu donnes dans cette discussion une note qui n'a rien à y faire, parce qu'elle n'émane pas d'un esprit anarchiste.

Voyons un peu. On sabote, ou l'on ne sabote pas, tout cela dépend des circonstances. Levieux est parfaitement logique avec sa thèse : d'autres copains sont aussi logiques que lui en sabotant.

Mais ce que je ne comprends pas, c'est ta façon de saboter, la nouvelle théorie (semi saboteuse). Tu préconises à ton garçon boulanger de laisser tomber un produit chimique quelconque *non dangereux* (naturellement) histoire, par ce moyen, de mécontenter la clientèle et d'arriver par ce fait à une diminution d'heures ; comme tu arranges bien cela, pourquoi ne donnes-tu pas aussi la dose et la qualité du produit à employer, pour que l'effet ne soit pas trop brutal.

Allons, camarade, tu veux rire, laisse Levieux faire son boulot consciencieusement et laisse aussi les garçons boulangers saboter à leur manière, quitte à mettre la dose un peu plus forte (question humanitaire) pour éviter de trop longues souffrances à ceux qui les gênent.

Autre question : le sabotage n'a jamais été l'indice des tempéraments forts, il existe des faibles qui sabotent toute leur vie et des forts à qui cette façon d'opérer déplait. Autre bévue encore. Pourquoi mets-tu ton bonhomme en colère pour saboter, sans être vu. Inutile d'entrer en fureur pour ce genre de travail. Un anarchiste fait du gâchis avec autant de calme que du travail soigné, quand cela est utile.

Donc, à mon avis, cette question n'est pas tranchée. On doit saboter, même largement, quand il le faut, sans respect de la somme de labeur que les objets détruits représentent — ou l'on ne sabote pas — parce que le travail est intéressant et que l'on juge inutile de saboter.

Ed. DEBLAYOUS.

—o—

NIHILISME

à Noël Demeure.

Je n'avais pas trouvé inutile de te répondre, mais j'avais oublié. Tu m'excuseras.

Lorsque j'ai terminé la phrase que tu me cites dans l'article *la Terreur Blanche* par le mot *nihiliste* ce n'est pas là une erreur de plume, ni un mot mal choisi. Non plus, lorsque je l'utilise dans l'article *Terrorisme*, ce n'est pas par suite de préjugés sur les nihilistes.

Qu'en Russie, le mot *nihiliste* ait été mal appliqué et qu'il s'adresse aux anarchistes, je suis porté à le croire, d'après les lignes de Kropotkine dont tu me parles. Mais la mauvaise application d'un mot, même généralisée, ne peut lui enlever sa véritable valeur, tout au moins tant que les hommes n'auront pas décidé que tel graphique ne signifiera plus telle chose. Le libertarisme dans les mots me semble mener au désordre.

Nihilisme vient de *nihil* (rien). Le **Petit Larousse** le définit : *Néant. Suppression de tout. Negation de toute croyance.* Le **Larive et Fleury** : *Absence de toute croyance.*

Le **La Châtre**, dernière édition, où collaborèrent quelques anarchistes, dit : *Néant. Absence de toute croyance. Opinion de sceptique exagérée qui nie l'existence de tout.*

Tous les trois rappellent que l'on dénomme ainsi un système politique de Russie mais le **La Châtre** ajoute : *Secte révolutionnaire russe que l'on confond souvent, mais à tort, avec les anarchistes.*

Le **Larive et Fleury** met : *Syn. : Anarchie* parce que pour ses auteurs la suppression de l'Autorité c'est le néant. Ce n'est pas mon avis. Les anarchistes sont différents des nihilistes. Ils ne sont pas pour *rien*. Ils sont pour *tout* et c'est parce qu'on les empêche de manifester leur désir de vie qu'ils se rebellent parfois un peu rudement.

Tu donnes comme argument de mon erreur ? que le mot *nihilisme* tend à disparaître. Tu vas un peu vite. Il disparaît parce qu'il ne trouve plus à qui s'appliquer étant fort mal employé sur le dos des anarchistes. Un mauvais usage n'a pu réussir à lui donner une nouvelle vie.

A présent, je veux pas confondre ceux que le bourgeoisisme étiquette de *nihilistes* avec ceux qui se targuent de l'être. Les premiers m'intéressent, les seconds pas du tout.

Et toi, non plus, Noël, tu n'es pas pour les sceptiques, les désillusionnés, les partisans du néant, tu es bien trop anarchiste.

Albert LIBERTAD.

Amour Libre

Voilà deux mots qui font souvent réfléchir.

L'autorité existant, peut-il y avoir amour libre ? J'ai lu bien des dissertations à ce sujet, mais l'amour libre dont on y parle ne peut toujours être que relatif. Je citerai un exemple : L'acte de nous unir sans le concours du code ne suffit pas pour que l'amour devienne libre.

Amour — aimer. L'amour s'étend à tout ce qui fait vivre ; à tout ce qui satisfait l'ensemble de nos organes.

Alors que j'allais à l'école, je me souviens avoir entendu maintes fois cette maxime : « Fais bien tout ce que tu fais. » Tant que je suis resté à l'école où l'on apprend comme des perroquets je n'ai pas su méditer cette phrase. Ce n'est qu'en grandissant que je me suis aperçu que la façon dont on me l'avait fait comprendre était fausse. Que bien obéir à son maître, bien « écouter », bien se préparer à devenir un bon ouvrier, un bon soldat, un bon citoyen et, par les temps qui courent, un bon syndiqué, un bon électeur, ne veut pas dire bien faire.

« Fais bien tout ce que tu fais » veut dire plus exactement : « Aimes bien ce que tu fais. » Peut on « faire bien » quelque chose sans « aimer » à le faire ? Nos maîtres n'ayant pas d'oreilles pour la raison, veulent à tout prix, dès l'école, forcer les enfants à aimer ce qui devrait être rejeté. Avec une telle éducation à rebours, les enfants aiguillés sur le chemin de l'erreur et de la résignation, ne sauraient devenir des hommes conscients et faire mûrir le germe d'amour reste embryonnaire en eux.

Tant qu'il y aura l'autorité, il ne saurait y avoir amour libre. En nous éduquant nous combattons l'autorité. Celle-ci disparue, l'amour sera libre dans ses formes les plus multiples et dans son acception la plus absolue.

Alphonse MOUSSAULT.

JUSTICE

Après le Portugal, voilà qu'en Argentine,
Et, presque au même instant, chez les Persans aussi,
A ceux qui tous les jours dressent la guillotine,
La révolte enfin livre un combat sans merci.

Semblables à tous ceux que le peuple extermine,
Mohammed, Alcorta, criminels endurcis,
Cheminant à plaisir du vice la sentine,
Ne l'auront pas volé s'ils sont un jour occis.

Ces gens de qui détruire est toute la science
Ont tant de dols, tant de morts sur la conscience,
Que le jour où quelqu'Homme arrête leurs exploits,

Tous ceux dont le cœur bat et dont le cerveau pense
Acclament, en dépit des baillons et des lois,
De leurs nombreux forfaits la juste récompense.

ENCAGOULÉS

A Béthune le camarade Hella qui est en cellule est contraint, s'il veut aller à la promenade, de porter la cagoule.

Non content de soumettre à des règles de fer
Les nombreux contempteurs des tyrans et des codes,
Le successeur de Morny (1) s'est offert —
En attendant qu'un jour il aille aux antipodes —

La tête des vaincus que l'« Ordre », en ses enfers,
Retient emprisonnés pour l'humeur incommode
Qu'à plaisir, semble-t-il, lorsqu'ils ont trop souffert
Manifestent ces gueux à diverses périodes.

Maintenant pour sortir de leurs mornes prisons
Rêver, quelques instants, de meilleurs horizons,
Il leur faut, paraît-il, se couvrir la figure...

C'est l'ordre du grand chef ; monsieur Clemenceau
Qu'à l'instar des bandits de sa grande envergure, veut
Tout prisonnier se mette un masque sur les yeux.

BIZEAU.

A Travers les Livres

HISTOIRE DE LA TERRE (2)

par Charles Sauerwein.

Voici donc le deuxième ouvrage de *l'Encyclopédie d'enseignement populaire supérieur*. Encore que s'étant un peu fait attendre, il n'en est pas moins le bienvenu.

S'appuyant sur la théorie de Laplace, l'auteur nous explique la formation de la terre de la façon la plus probante... hypothèse si l'on veut, mais si démontrée, appuyée sur tant de faits et d'expériences qu'on peut la considérer comme une vérité acquise. L'expérience de Plateau si simple nous permet de former nous même tout un système planétaire avec quelques gouttes d'huile.

La deuxième partie nous montre tout le travail de l'écorce terrestre sous l'influence des mouvements du noyau central encore en fusion. L'écorce terrestre que nous connaissons n'est pas définitive ; elle est en constant travail, ainsi que nous l'indiquent les éruptions de la Montagne Pelée et les tremblements de terre si fréquents dans certaines régions. Le refroidissement, la contraction du noyau terrestre en donnent les meilleures explications.

Mais si la terre se transforme sous une impulsion centrale, bien d'autres causes viennent en modifier la surface. L'eau principalement se charge d'en varier les formes. Tour à tour emportant la terre d'un endroit, puis la rapportant à un autre, creusant un lit ici et déposant un banc de sable là. L'air, le vent plutôt, vient porter sa force pour changer la physionomie des continents : il dénude les roches et il comble les vallées.

C'est maintenant place à la géologie. Je n'essaierai pas de donner un résumé si succinct soit-il du travail fait. L'auteur que viennent aider de nombreuses figures, nous fait passer par les quatre grandes époques et leur nombreuses subdivisions et nous fait même entrevoir l'époque archéenne. Ainsi se reconstitue l'histoire des couches terrestres et celle des fossiles.

On ne peut véritablement faire l'histoire de la terre sans parler de l'océanographie (la description de l'océan, de la mer, comme son nom le dit si bien). C'est tout un champ nouveau d'observation et d'expériences vers lequel la science vient à peine de se diriger et qui a pourtant donné déjà de magnifiques résultats.

La surface des mers, jusqu'ici avait été décrite. Maintenant par la *bathymétrie* on étudie leurs profondeurs. Les mers, fouillées en tous les sens, nous dévoilent les formes de la vie du passé ; elles découvrent de nouveaux horizons. La géologie sans l'océanographie était une science incomplète, ignorant les trois quarts du globe.

La conclusion de Sauerwein vient ajouter une page de plus à la logique humaine en montrant la constante évolution des choses sans commencement, sans point de départ, sans finalité. Que les hommes essaient dans la mesure de leurs moyens à prévoir, à diriger même le sens de cette évolution afin d'avoir sur elle une action qui leur soit favorable.

Comme le précédent livre, celui-ci contient une bibliographie permettant à ceux qui veulent pousser plus loin leurs études de puiser une documentation appropriée.

Nous n'avons plus qu'à désirer que le troisième livre de la série vienne vite.

LE BIBLIOGRAPHE.

(1) Dans l'alcôve d'une célèbre cocotte.

(2) Schleicher frères, éditeurs, 61, rue des Sts-Pères, 1 fr. 50. En vente à *l'anarchie*.

Travail fait en camaraderie

Imp. des Causeries Populaires : Ar. MAHÉ.

La gérante : Anna MAHÉ.

Revue des Journaux

LE LIBERTAIRE.

Sous le titre *Les Moyens Persuasifs*, Georges Durupt critique une phrase de Mauricius prononcée lors de sa controverse avec un prêtre. La forme qu'il prend est exagérée, mais je pense, aussi, que pas trop ne faut compter sur la persuasion.

Louis Grandidier est toujours le même charmant garçon. Il a vu de bien belles choses au *Procès de la C. G. T.*, mais pourtant je me suis laissé aller à croire que l'attitude de ces messieurs avait été plutôt floue.

Henri Duchmann ne comprend pas toute la maladresse manièrée de cette *Lettre ouverte à Séverine*. Quelle pommade et quel chiqué accompagne un article utile à nos deux camarades. Il fallait faire l'article et envoyer la lettre de compliments par la poste.

Voilà le maître Georges Palante qui fabriqua le style et les idées de bien d'autres autorisés, venant donner le sceau officiel à la discussion sur l'individualisme. Rien de neuf.

Sur le *Fatalisme* quelques réflexions de Fernand-Paul assez judicieuses.

LES TEMPS NOUVEAUX.

Jean Grave adresse un appel *A l'opinion publique*. Elle semble morte depuis longtemps.... et qui ou quoi pourra l'éveiller.

Le rapport de Léon Clément sur *L'Éducation intégrale de l'enfant* partant d'un fort intéressant point de vue et se dirigeant vers un but excellent, fait fausse route. Les syndicats ne pourront jamais donner aux enfants une bonne éducation. Ils ne sauraient donner ce qu'ils n'ont pas.

9e article *L'ouvrier de la campagne bretonne* par Michel Petit.

Jean Grave note de quelle façon on sait accepter les critiques. Elle est bien mauvaise.

Un filet mordant de M. Petit, sur la mortalité de plus en plus grande des officiers lors des combats et des escarmouches. Est-ce que les soldats ne marcheraient plus sans qu'on les traîne ?

LE LISEUR.

LA VIE NORMALE
7 bis, rue Bobillot. Kremlin-Bicêtre

VENDREDI 6 MARS 1908
à 8 h. 1/2 du soir

190, avenue de Choisy (XIIIe)

GRANDE CONTROVERSE PUBLIQUE

Sujet traité :

RÉSIGNATION ET RÉVOLTE

entre

Albert LIBERTAD — thèse anarchiste
l'abbé Jacque DEBOUT — thèse catholique

ENTRÉE : 0,30

DIMANCHE 8 MARS 1908
à 2 heures précises

SALLE de l'U. P., 157, Faub. St-Antoine

GRANDE CONFÉRENCE
sur
L'Amour libre
par Albert LIBERTAD

Audition du Chansonnier

Charles d'AVRAY
dans ses œuvres

ENTRÉE : 0,50

Les camarades qui veulent le troisième « LIVRE DE L'ANARCHIE » (collection reliée de l'année 1907-08) voudront bien nous prévenir, afin que nous en réservions un nombre suffisant.

Nous faisons relier également les premières années. En les réclamant de suite, chacune sont vendues 7f50 et les TROIS années 18 francs.

Où l'on discute ! Où l'on se voit !

Causeries Populaires du XVIIIe, Rue du Chevalier-de-la-Barre, 22. — Lundi, 9 mars à 8 h. 1/2, *Histoire de la civilisation. — Les civilisations primitives. Egypte. Chaldée. Assyrie. Phénicie. Judée. Perse*, par Léon Clément. Projections.

Causeries Populaires des Xe et XIe, 5, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême). — Mercredi 11 mars. *Le vent est à l'entente*, par Albert Libertad.

Causeries Populaires du Ve et XIIIe, rue des Fossés Saint-Marcel. — Samedi 7 mars, *causerie antiseptique sur l'hygiène à faire, pendant la foire électorale.*

Groupe d'éducation révolutionnaire du IVe. Maison du Peuple, 20, rue Charlemagne. — Lundi 9 Mars à 8 h. 1/2. *Sur l'inégalité des hommes*, par Albert Libertad.

La Méthode Scientifique. — Groupe d'Etudes Sociales, 45, rue de Saintonge. — Jeudi 5 mars, à 8 h. 1/8. *Sur l'éducation*, causerie-discussion.

Groupe espagnol d'études sociales. — Todos los camarados residentes en Paris son invitados à una réunion el domingo 8 del actual a los 3 1/2 de la tarde en la Cité d'Angoulème, 5, (66 rue d'Angoulème). El camarada Sanchez disertaré sobre *El individualismo anarquisto. La derroto de los fuertes.*

Gruppo Italiano di Studi Sociali. — S'invitano vivamente *tutti* gli anarchici italiani ad intervenire. Sabato 7 marzo alle 8 1/2 di sera nella sala delle Causeries Populaires, 5, cité d'Angoulême, (66, rue d'Angoulême) per discutere sul da farsi per il *Quotidiano anarchico* a Milano.

ASNIÈRES. — *L'Aube nouvelle*, 128, rue de Châteaudun, près la place des Bourguignons. — Vendredi 6 mars, à 8 h. 3/4, *Antimilitarisme pratique* par Reaucou.

ASNIERES. — Salle Raucaz, 10, Gde Rue, le dimanche 8 mars à 8 h. 1/2. Controverse publique sur *la Révolution sociale et le Christianisme*, entre l'abbé A. Vral et Mauricius. Entrée 0.50.

LEVALLOIS. — *Groupe libre*, 132, rue du Bois. — Jeudi 5 mars, *Avons-nous une Patrie ?* par Damiens.

KREMLIN-BICÊTRE. — *La vie Normale*, 7 bis, rue Bobillot. — Lundi 9 Mars, *les soins du corps* par Igiène Petit.

SAINT-ETIENNE. — *Causeries Populaires*, 42, rue de la Mulatière, Mardi 10 Mars, *l'idée de Dieu* par L. Bousquet.

ST-CHAMOND. — Réunion des camarades au Café du Globe, 19, place de la Liberté, le samedi 7 mars, *pour décider de la formation d'un groupe et de la proposition de Pierre Dumas.*

THIERS. — Les camarades désireux de donner à la propagande anarchiste une nouvelle activité se verront le lundi 9 mars, à 8 h. 1/2, chez Bouchet, 30, avenue Pierre Guérin.

MARSEILLE. — *Les Précurseurs*, 12, quai du Canal (2e). — Samedi 7 mars, à 9 h., *La peine de mort* par Edmond Giraud.

NIMES. — *Causeries Populaires*, Café Soulès, Bd Gambetta. — Samedi 7 mars, *le pacifisme et ses dessous politiques.* Organisation d'une bibliothèque. Préparation de sorties champêtres. S'adresser à E. Thérot rue de la Treille.

BORDEAUX. — Controverse sur le *Syndicalisme* entre Dubief, Massonier, Varenne et Valmary, au local de l'Université Populaire, rue Arnuad-Miqueu, le samedi 7 mars, à 8 h. 1/2.

TROIS MOTS AUX AMIS

P. N., Paris. — Le travail que tu entreprends est trop difficile pour quelqu'un qui commence à écrire. Savoir concentrer en un petit filet un article intéressant est un art que l'on ne possède pas du premier coup. Surtout si l'on veut faire une série.

F.-P. — Donnes nous ton adresse pour lettre.

CASTOR donnera son adresse à Rivatton. Urgent.

ANG. MORRA donnera son adresse à Cholet.